

Contes de Nasreddin Hodja 102 à 150

102. Le tour

Quelqu'un se vantait de ne jamais se faire avoir. Nasreddin Hodja se prépara à lui jouer un tour. Il le rencontra un jour dans le bois et lui dit :

— Attends-moi et tu verras qu'à mon retour je réussirai à t'avoir.

Il partit.

Les heures s'écoulaient et l'autre l'attendait. Un ami commun passa par là et lui demanda ce qu'il faisait planté là. Le vantard lui en donna la raison. L'ami s'exclaffa :

— Tu es vraiment stupide ! Tu n'as pas encore compris que Nasreddin Hodja t'a eu à présent !

103. Prends ton rien

Un plaignant était venu trouver Nasreddin Hodja, alors Kadi.

— J'ai fait un travail pour quelqu'un, je lui ai demandé combien il me paierait, et il m'a répondu « rien ». A présent, j'ai terminé le travail et il ne veut rien me donner. Aide-moi.

Après avoir réfléchi Nasreddin lui dit :

— Soulève l'ourlet du tapis.

L'homme s'exécuta.

— Qu'as-tu trouvé ?

— Rien.

— Alors prends ton rien et va-t-en.

104. La route de Sivrihisar

Nasreddin Hodja transportait à Sivrihisar quelques poules et un cop enfermés dans un panier. Les pauvres bêtes souffraient de la chaleur et de l'inconfort. Il décida de les libérer. Naturellement, une fois dehors, les poules et le coq s'en allèrent de tous côtés. Nasreddin prit alors un bâton et, poursuivant le coq l'invectiva :

— Espèce d'idiot ! Toi qui es capable avec ton cocorico d'indiquer sans te tromper l'heure de l'aube, tu ne connais même pas la route de Sivrihisar !

105. Une musique spéciale

Un soir, Nasreddin Hodja et son fils rentraient chez eux.

Des voleurs cherchaient à fracturer une porte. Le fils demanda :

— Papa, que font-ils ?

— Ils jouent de la musique.

— Mais on n'entend rien !

— Si, mon fils, mais c'est une musique spéciale, nous l'entendrons demain matin.

106. Maintenant tu ressembles à un oiseau

Nasreddin Hodja avait attrapé une cigogne. Il la ramena chez lui mais la forme de l'oiseau lui déplut. Avec un couteau, il commença à lui raccourcir le bec, les pattes et la queue.

Satisfait du résultat, il dit :

— Maintenant tu ressembles à un oiseau.

107. Est-ce à eux ou à moi que tu dois le demander ?

La femme de Nasreddin Hodja mourut. A la fin de la cérémonie funèbre, l'Imam, selon la coutume, demande à l'assistance :

— Comment était la défunte ?

Et tous de répondre :

— Elle était bonne.

Nasreddin se précipita vers l'Imam en disant :

— Mais est-ce à eux ou à moi que tu dois demander comment elle était ?

108. Décide-toi

Nasreddin Hodja, à court d'argent, décida de vendre des légumes. Il chargea deux grands paniers sur son âne et commença à parcourir les rues. Mais à peine criait-il « Légumes », que l'âne se mettait à braire et couvrait sa voix.

Une fois, deux fois, Nasreddin en eut assez et cria :

— Décide-toi. Qui vend des légumes : toi ou moi ?

109. Partage

Des gamins se chamaillaient à propos d'un partage de noix.

Nasreddin Hodja, qui passait par là, leur demanda la raison de cette dispute. Après quoi, les enfants le prièrent de répartir lui-même les noix.

— Comment désirez-vous le partage, interrogea-t-il. Selon la loi divine ou selon la loi des hommes ?

— Selon la loi divine, déclarèrent-ils en chœur.

Nasreddin donna quelques noix à l'un, une poignée à l'autre, trois à celui-ci, deux à celui-là, etc.

— Hodja, protestèrent les enfants, ce n'est pas juste !

— C'est là le partage selon la loi divine, répondit-il. Beaucoup aux uns, peu aux autres. Si vous m'aviez demandé le partage selon la loi des hommes, c'eut été différent !

110. J'ai décidé de ne pas faire du commerce

Un jour Nasreddin Hodja se mit à vendre huit sous des œufs qu'il avait acheté neuf sous la veille.

A ces amis qui s'en étonnaient, il dit :

— Qu'y a-t-il d'étrange à cela ? J'ai décidé, au contraire de vous tous, de ne pas faire du commerce.

111. La partie de javelot

Un jour, Tamerlan fit appeler Nasreddin Hodja pour une partie de javelot. Celui-ci, au lieu d'arriver à cheval, se présenta sur un vieux bœuf. On imagine les rires des spectateurs.

— Qu'est-ce que cela ? Est-il possible de jouer avec un animal aussi vieux et aussi lent ? dit Tamerlan.

— Tu as raison, Monseigneur, répondit Nasreddin, mais quand ce quadrupède était un veau, il courait comme une jument et l'on n'arrivait pas à l'attraper. Voilà dix ans que je ne l'ai pas essayé !

112. Qu'a-t-elle bien pu perdre ?

Un jour, un ami dit à Nasreddin Hodja :
— Ta femme a perdu la raison.
Nasreddin restait songeur. Alors l'ami :
— A quoi penses-tu ?
— Ma femme n'a jamais eu de raison. Je me demande ce qu'elle a bien pu perdre.

113. Les décolletés de femmes

Alors que Nasreddin Hodja prêchait dans une mosquée, il aperçut des femmes vêtues d'une façon un peu provocante. Il décida donc de faire un sermon sur les vêtements décolletés des femmes, et il en dit de toutes les couleurs !
A la sortie quelqu'un l'aborda :
— Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu as exagéré. Mais dis-moi, ta femme aussi porte des décolletés. Et il me semble même qu'elle se maquille.
Hodja, qui avait une épouse plutôt mignonne, répondit :
— Dis-moi la vérité. Ne penses-tu pas que le décolleté et le maquillage vont bien à ma femme ?

114. Est-ce que je me plains du printemps ?

Nasreddin Hodja se plaignait de la chaleur étouffante à un ami :
— Quelle chaleur ! Je n'en peux plus !
— Hodja tu es un éternel insatisfait. En été tu te plains de la chaleur, en hiver tu te plains du froid. Sois un peu cohérent !
Alors Nasreddin :
— Est-ce que je me plains du printemps ?

115. Et le prix du transport ?

Un jour Nasreddin Hodja avait mis de côté dans un sac des objets qui ne lui servaient plus. Il les confia à un porteur et se rendit avec lui au marché, où il espérait bien en tirer quelque chose.
Dans l'encombrement, il perdit de vue le porteur. Après l'avoir cherché en vain, il rentra chez lui.
Quinze jours après, il se rendit à nouveau au marché. Tout à coup, il se trouva nez à nez avec le porteur. A cette vue, il sursauta et s'enfuit précipitamment.
Au village, les paysans au courant de cette affaire demandèrent à Nasreddin la raison de sa fuite.
— Qu'avais-tu donc à craindre ?
— Mais voyons, mes amis, comment pouvais-je ne pas fuir ? Et si le bonhomme m'avait demandé le prix du transport ?

116. Nasreddin, son fils et l'âne

Nasreddin Hodja et son fils partaient pour le marché, le père à pied, l'enfant sur l'âne. Ils rencontrèrent un passant qui dit au fils :
— N'as-tu pas honte, toi sur l'âne et ton père à pied ?
Alors Nasreddin le fit descendre et enfourcha l'animal.
Ils tombèrent sur un autre passant qui s'exclama :
— On aura tout vu ! Le père grand et fort sur un âne et le pauvre gamin qui suis à pied !
Géné, Nasreddin fit monter son fils avec lui.
Ils croisèrent une troisième personne :
— Quels sans-cœur ! Deux sur un pauvre bourricot !
Cette fois Nasreddin s'énerva :
— Mon fils, pour satisfaire les gens, il ne nous reste plus qu'à prendre l'âne sur nos épaules.

117. Pour une fois je t'obéis

Nasreddin Hodja avait un fils fort entêté qui faisait le contraire de ce qu'on lui disait. Un jour, le père et le fils avaient chargé deux sacs de sel sur l'âne et rentraient à Aksehir. Près du village il y avait un fleuve assez large. Alors qu'ils le traversaient, Nasreddin s'aperçut qu'un des deux sacs allait toucher l'eau. Sachant que son fils ferait le contraire, il lui cria :
— Mon fils, le fond du sac va toucher l'eau, le sel sera mouillé, fais en sorte que le sac soit complètement immergé.
Malheureusement, ce jour-là, son fils était bien luné. Il tira sur le chargement et les deux sacs tombèrent dans le fleuve. Le père leva les bras au ciel en hurlant :
— Qu'as-tu fais, bon à rien, nous n'avons plus une poignée de sel !
Et le pauvre garçon de répondre
— Pour une fois que je t'obéis, tu me grondes de cette façon !

118. Les chaussures

Des gamins voulaient jouer un tour à Nasreddin Hodja, en lui prenant ses chaussures. Ils pensèrent le faire grimper à un arbre. Ainsi il aurait retiré ses chaussures et ils se seraient vite enfuis avec.
Ils attendaient au pied de l'arbre, quand ils le virent arriver. Ils regardèrent fixement la cime. Nasreddin leur en demanda la raison.
— Il est si haut, répondirent-ils, que même toi tu n'arriverais pas à l'atteindre !
Blessé dans son amour-propre, il décida de monter. Il ôta ses chaussures, mais remarquant leurs visages moqueurs, il les attacha à sa ceinture.
— Mais, Hodja, pourquoi prends-tu tes chaussures ? Laisse-les ici.
— On ne sait jamais, leur dit-il, si jamais là-haut il y avait un autre chemin, comment ferais-je sans mes chaussures ?

119. Qu'il n'oublie pas sa tête

Quelqu'un vint trouver Nasreddin Hodja chez lui. Celui-ci était à sa fenêtre, et ne voulant pas être dérangé, se cacha. Mais l'autre l'avait vu et frappa donc à la porte. La femme de Nasreddin alla ouvrir.
— Que veux-tu ?
— Je veux voir le hodja.
— Il est sorti.
— Très bien ! Salue-le de ma part et dis-lui aussi de ne pas oublier sa tête sur le rebord de la fenêtre quand il va se promener.

120. Le bouillon d'oie

Nasreddin Hodja marchait le long d'une rivière quand il vit des oies qui s'y baignaient. Il eut envie d'en attraper deux au moins. Il entra dans l'eau, mais elle se sauvèrent et il ne parvint même pas à en saisir une.

Alors il s'assit sur la berge, sortit un morceau de pain, le trempa dans l'eau et le mangea.

Un passant qui avait assisté à la scène lui demanda ce qu'il faisait.

— Que veux-tu, lui répondit Nasreddin, vu que je ne peux pas manger les oies, je me contente de leur bouillon.

121. Dieu fait bien les choses.

Nasreddin Hodja, fatigué, décida de se reposer à l'ombre d'un noyer qui se trouvait au milieu d'un champ de citrouilles.

Levant la tête, il constata que sur un arbre si grand, il y avait de tous petits fruits. Regardant autour de lui, il vit que de toutes petites tiges portaient des citrouilles énormes. Il trouva cela bien étrange et s'endormit. Il fut réveillé par une noix qui lui tomba sur la tête.

— Dieu fait bien les choses, se dit-il. Si les citrouilles avaient été sur l'arbre, ma pauvre tête !

122. Quelle différence y a-t-il ?

Deux paysans se disputaient pour des questions de terrain. L'un d'eux donna de l'argent au Hodja pour qu'il témoigne en sa faveur. Hodja accepta et finalement tous se retrouvèrent devant le Kadi.

Le premier paysan accusa :

— Dans cette affaire d'orge...

Hodja lui coupa la parole et s'adressa au Kadi :

— Oui, dans cette affaire d'avoine...

Le Kadi, brutalement sévère :

— Décidez-vous. C'est de l'orge ou de l'avoine ?

Hodja comprit tout de suite comment l'affaire allait tourner, et ajouta alors :

— Quelle différence y a-t-il entre l'orge et l'avoine, alors que cette affaire n'est que mensonge depuis le début ?

123. L'âne du chef

Un jour le chef du village perdit son âne. Il était dans tous ses états et en hurlant, il ordonna aux paysans de retrouver son âne immédiatement.

Tout le monde était épouvanté et chacun courait de tous côtés à la recherche de l'âne du chef. Sur la route, des chercheurs effrayés rencontrèrent Nasreddin Hodja et lui demandèrent :

— Aide-nous, Hodja. Si tu vois un âne sans son maître, prends-le et ramène-le au village.

Nasreddin promit de faire ainsi et continua son chemin en chantonnant.

Le voyant si joyeux, un paysan qu'il rencontra lui dit :

— Hodja, où vas-tu de si bonne humeur ?

- A la recherche de l'âne du chef.
- Jamais on a vu quelqu'un chercher un âne en chantant.
- Pourquoi pas, l'ami ? Si tu cherches un âne qui n'est pas à toi, tu peux bien le chercher en chantant !

124. Le signe du zodiaque.

- Un jour quelqu'un demanda à Nasreddin Hodja de quel signe du zodiaque il était.
- Du bouc, répondit-il.
- L'autre, incrédule :
- Arrête de raconter des histoires, Hodja. Tu sais bien que le signe du bouc n'existe pas !
 - Aurais-tu quelque chose contre ça ? Figure-toi que quand ma mère me mit au monde, elle se renseigna sur mon signe et on lui répondit que c'était celui du chevreau. C'était voici plus de quarante ans, et tu voudrais qu'après tant d'années un chevreau ne devienne pas un bouc ?

125. Guerre aux paniers.

- Un jour Nasreddin Hodja grimpa sur un escabeau pour prendre quelques oignons dans un panier posé sur une étagère de la cuisine. A cause d'un geste maladroit, le panier bascula et Nasreddin reçut les oignons sur la tête. Fort en colère en voyant tout par terre, Nasreddin commença à donner des coups de pied dans le panier. Dans un rebond, l'anse frappa brutalement le mollet du Hodja qui se mit à hurler de plus belle en redoublant de coups de pieds encore plus violents dans le panier. Celui-ci se mit à rebondir encore plus haut et Nasreddin le reçut en pleine tête. Mis hors de lui, le Hodja se précipita dans sa chambre, s'empara de son cimeterre et revint à la cuisine en hurlant :
- Fils de chien, montrez-vous et voyons qui est le plus fort !

126. Devinette

- Un ami, cachant un œuf dans sa main, s'adressa au jeune Nasreddin Hodja :
- Si tu me dis ce que je tiens dans la main, je te le donne.
 - Aide-moi un peu, dit Nasreddin.
 - C'est blanc dehors et jaune dedans.
 - J'ai compris ! Ce sont des feuilles de chou et une carotte jaune au milieu !

127. Chez le pâtissier

- Nasreddin Hodja était à l'arrêt devant la vitrine d'une pâtisserie de Konya où était exposé un grand plat de helva. Croyant ne pas être vu, il se mit à engloutir des cuillères de ce gâteau. Le patron s'en aperçut et s'écria :
- Tu te crois peut-être dans la boutique de ton père ?
- Sans s'émouvoir, Nasreddin répondit :
- Ne vois-tu pas que je mange du helva ?
- Et il continua de manger.
- Alors le pâtissier se saisit d'un bâton pour le frapper.
- Les habitants de Konya sont vraiment de braves gens ! Ils vous font manger du helva à coups de bâton ! se dit-il.

128. Le pari

Le jeune Nasreddin avait parié avec ses camarades qu'il monterait en haut d'un fort grand arbre.

Après avoir empoché l'argent, il dit :

— Apportez-moi une échelle.

— Pas question, protestèrent les autres.

— Il n'a jamais été convenu que je monterais sans échelle.

129. Qui l'a dit ?

Un jour, Nasreddin Hodja se sentit mal et s'évanouit. Revenu à lui, il était convaincu d'être mort. Arrivé à la maison, sa femme, le voyant si pâle, lui en demanda la raison. Il dit :

— Je suis mort, à présent je ne vis plus.

Et il se mit au lit.

L'épouse commença à hurler et pleurer. Les voisins accoururent et l'interrogèrent :

— Qu'as-tu ?

— Mon mari est mort.

— Qui te l'a dit ?

— Comment qui me l'a dit ? Mais c'est lui-même, répondit-elle.

130. Le service rendu

Il était connu que Nasreddin Hodja tardait à rendre les services qu'on lui demandait. Quand on l'interrogeait sur la raison de ce retard, il répondait :

— C'est pour qu'on apprécie mieux le service rendu !

131. Si l'autre parle, celui-ci contemple

Au marché, un perroquet venait d'être vendu dix pièces d'or.

Nasreddin Hodja, qui avait assisté à la vente, se précipita chez lui, prit son dindon et s'en retourna au marché avec la prétention d'en tirer dix pièces d'or également.

Les gens se mirent à rire.

— Mais tu es fou, il est impossible de vendre un dindon dix pièces d'or !

— Qu'en savez-vous ? Un volatile dix fois plus petit vient d'être vendu à ce prix, vous étiez témoins.

— Mais, Hodja, c'était un perroquet. Ca parle, un perroquet !

— Si l'autre parle, celui-ci contemple !

132. C'est moi qui porte le sac

Nasreddin Hodja allait au marché pour vendre les produits de son jardin. Il monta sur son âne et prit le sac de légumes sur ses épaules. Il rencontra un ami qui lui dit :

— Pourquoi portes-tu le sac sur tes épaules ?

— Pour qui me prends-tu ? L'âne me porte déjà, tu ne voudrais pas qu'il porte aussi le sac !

133. Dans la maison de mon âme

Nasreddin Hodja rentra affamé chez lui. Sa femme lui servit aussitôt un potage bouillant. Il se précipita dessus et naturellement se brûla en l'avalant. La douleur le fit hurler :

— Au feu ! Au feu !

- Où est le feu ? demanda sa femme qui était accourue.
— Il est là, dans la maison de mon âme, dit Nasreddin en montrant son estomac.

134. Petite conversation avec moi-même

Nasreddin Hodja, rencontrant quelqu'un dans la rue, se mit à lui parler longuement. Alors qu'il prenait congé de son interlocuteur, il lui demanda :

— Mais qui es-tu ?

L'autre, surpris :

— Si tu ne me connais pas, pourquoi as-tu parlé aussi longtemps avec moi ?

Et Nasreddin :

— Ton turban est le même que le mien, ton habit pareil au mien, ta barbe semblable à la mienne. J'ai cru que j'étais la personne que j'ai rencontrée et je voulais avoir une petite conversation avec moi-même.

135. L'âne gaucher

Nasreddin Hodja devait aller dans un autre village. Il était monté à l'envers sur son âne. Les paysans lui demandèrent pourquoi, il répondit :

— Non, je ne suis pas à l'envers sur l'âne, c'est l'animal qui est gaucher.

136. Un peu plus loin

Il faisait une chaleur à mourir. Nasreddin Hodja et sa femme dormaient. Lui prenait toute la place et elle, n'en pouvant plus, lui dit :

— Va un peu plus loin.

Agacé d'avoir été dérangé dans son sommeil, il se leva, prit son âne et se mit en chemin.

Le lendemain, une connaissance du village voisin lui demanda où il allait de si bon matin.

— Je ne le sais pas moi-même, répondit Nasreddin. Mais je t'en prie, va dans mon village et demande à ma femme si je dois aller encore plus loin.

137. Les cheveux blancs, la moustache noire

Chez le coiffeur un ami demanda à Nasreddin Hodja :

— Pourquoi ta moustache reste-t-elle noire alors que tes cheveux sont déjà blancs ?

— Rien d'étonnant. Mes cheveux ont vingt-cinq ans de plus que ma moustache !

138. Ne me le demandez pas.

Nasreddin Hodja rentrait au village précédé de son âne.

Soudain l'animal se mit à courir à toute vitesse. Pour ne pas perdre l'âne et son chargement, Nasreddin se rua à sa poursuite.

Naturellement, la distance entre eux augmentait, et des passants qui n'avaient pas vu l'âne, mais Nasreddin seulement, demandèrent :

— Où cours-tu ainsi comme un fou ?

Et Nasreddin, courant toujours :

— Ne me le demandez pas. Demandez plutôt à mon âne !

139. Le monde est mal fait.

Nasreddin Hodja pensait à voix haute :

— Comme le monde est mal fait ! Quand je veux faire un helva, si j'ai de la farine, je manque de sucre ; si j'ai du sucre, je manque de farine ; quand j'ai les deux, c'est moi qui n'ai plus envie de faire le helva !

140. Toute une histoire pour cinq pièces.

Nasreddin Hodja rencontra un commerçant à qui il devait de l'argent.

— Hodja, n'as-tu pas honte ? Pourquoi ne me paies-tu pas ?

— Combien te dois-je ?

— Cinquante cinq pièces d'argent.

— Et si je t'en donne vingt-cinq demain ?

— Bien.

— Et si je t'en donne encore vingt-cinq après demain, combien t'en dois-je encore ?

— Cinq pièces.

— Et tu fais toute une histoire pour cinq pièces ! Comme tu es mesquin !

141. Quatre personnes dans un lit

Nasreddin Hodja avait épousé une veuve qui ne cessait de vanter les mérites de son premier mari. Agacé, il commença, pour sa part, à vanter ceux de sa première femme. Mais rien n'y fit. Alors, une nuit, Nasreddin, à bout de nerfs, la fit tomber du lit.

— Pourquoi agis-tu ainsi ? se plaignit-elle.

— Ecoute. Toi, moi, ton premier mari, ma première femme, cela fait quatre personnes dans un lit. C'est trop !

142. S'il a des voisins

On demanda à Nasreddin Hodja :

— Est-ce qu'un homme âgé de cent ans peut avoir des enfants ?

— Oui, s'il a des voisins âgés de vingt-cinq ou trente ans.

143. Le vinaigre de quarante ans.

Un voisin demanda à Nasreddin Hodja :

— Toi qui es conservateur, as-tu du vinaigre de quarante ans ? C'est pour mettre sur le front de ma femme qui a très mal à la tête.

Nasreddin, haussant les épaules :

— J'en ai, mais je ne t'en donnerai pas.

Le voisin, vexé :

— Quel ami es-tu ? Qu'est ce que cela te coûte de me donner un peu de vinaigre ?

— Si j'en avais donné à tous ceux qui m'en ont demandé, est-ce qu'aujourd'hui j'aurais du vinaigre vieux de quarante ans ?

144. Je ne mange rien

Par un jour de grand vent, Nasreddin Hodja, assis sur son âne, eut faim tout à coup. Le pays qu'il traversait était réputé pour sa farine grillée. Il en acheta un peu.

Chemin faisant, il prenait de la farine du sachet et essayait de la porter à sa bouche. Mais le vent était tel, qu'à chaque fois il emportait la farine. Arrivé chez lui, le sachet était vide et Nasreddin n'avait rien mangé. Alors qu'il tentait de porter à sa bouche l'ultime poignée, un ami lui demanda ce qu'il mangeait :

— Mon cher, à la vérité je ne mange rien.

145. Ote ta patte de mon pied.

La fête du village, un homme, sans le savoir, écrasa le pied de Nasreddin Hodja. Celui-ci se retourna et demanda à l'inconnu :

— Es-tu parent de Tamerlan ?

— Non.

— Peut-être as-tu quelque parenté avec le vizir ?

— Non.

— Avec le maire ou le gendarme ?

— Non.

Alors, indigné, Nasreddin éclata :

— Dans ce cas, espèce d'animal, ôte ta patte de mon pied !

146. Si je la vois

Ses amis dirent à Nasreddin Hodja :

— Ta femme a pris l'habitude d'aller de maison en maison. Dis-lui de rester un peu chez elle.

— Je veux bien le lui dire, consentit Nasreddin. Si je la vois !

147. La mort solitaire

Nasreddin Hodja se promène sur la route. Effrayé par un bruit, il se jette dans le fossé. « Je suis mort de peur », pense-t-il au bout d'un moment.

Le froid, la faim commencent à le tenailler. Il rentre chez lui, annonce à sa femme la triste nouvelle et retourne dans son fossé.

Secouée de sanglots, l'épouse du Mulla va chercher du réconfort chez les voisins :

— Mon mari est mort ! Il gît dans un fossé...

— Comment le sais-tu ?

— Personne n'a découvert son corps, alors, le pauvre, il a dû venir me le dire lui-même.

148. Description de l'objet perdu

Nasreddin Hodja a perdu un somptueux turban.

— Tu dois être bien ennuyé, Mulla ! compatit un voisin.

— Non, je suis sûr de le retrouver : j'ai offert une récompense d'une demi-pièce d'argent.

— Mais celui qui le trouvera ne va sûrement pas se défaire d'un turban qui vaut cent fois plus que cela !

— J'y ai songé, figure-toi. J'ai signalé qu'il s'agissait d'un vieux turban, sale, très différent du vrai. »

149. Ce qu'il en coûte d'apprendre

« Il y a profit à apprendre quelque chose de nouveau », se dit Nasreddin Hodja.
Il va trouver un maître de musique :

— Je veux apprendre à jouer du luth. Combien cela me coûtera-t-il ?

— Pour le premier mois, trois pièces d'argent. Ensuite, une pièce d'argent par mois.

— Parfait ! Je commencerai le deuxième mois.

150. Les voleurs et l'âne

Nasreddin Hodja venait d'acheter un âne quand, sur le chemin de retour, deux voleurs l'attendaient. L'un des deux détacha l'âne que Nasreddin Hodja tenait en laisse et l'autre prit la place de l'âne. Quand il arriva à la maison, il constata la métamorphose.

— Qui es-tu ? dit Nasreddin

— J'ai fait beaucoup de bêtises dans mon enfance et ma mère, qui était une sorcière, m'a puni en souhaitant que je devienne un âne pour une période de vingt ans. Cette période vient juste de se terminer, laisse-moi rentrer chez moi, s'il te plaît, dit le voleur.

Nasreddin fut touché par cette histoire et relâcha le voleur en lui demandant de ne plus recommencer. Le lendemain, il repartit au marché en acheter un autre et, surprise, il retrouva l'âne qu'il avait acheté la veille. Alors, il s'approcha de lui et lui dit à l'oreille :

- Ah ! Toi, tu as encore fait des bêtises. Cette fois, je te jure que je ne t'achèterai pas.